

148; — à Bethanie, R. 145; — à Bethel, R. 139; — à Bethléhem, R. 144; — à Bethoron, R. 150; — à Biroth, R. 139; — à Bittir, R. 144; — à Engaddi, R. 146 et 147; — à Gabaaon, R. 150; — à Gaza, R. 148; — à Hébron, R. 146; — à Jaffa, R. 143 et R. 150; — à Jéricho, R. 145; — à Lydda, R. 143 et R. 150; — à la mer Morte, R. 145; — à Mar-Saba, R. 145; — à Nébi-Samwil, R. 150; — à Pétra, R. 146 et 151; — à Ramah, R. 139; — à Ramléh, R. 143 et R. 150; — à Saint-Jean dans le désert, R. 144.

ROUTE 144.

ENVIRONS DE JÉRUSALEM.

Pour les excursions aux environs immédiats de Jérusalem, le prix de chaque cheval, ou mulet de transport, varie entre 25 et 50 piastres. On peut se procurer aussi, avec un léger supplément de prix, une sorte de chaise ou palanquin, nommé dans le pays *taht-rawân*. On peut se faire accompagner d'un drogman au prix de 5 francs par jour.

I. BÉTHANIE.

À 45 min. de Jérusalem, en sortant par la porte Sitti-Mariam et coupant obliquement le mont des Oliviers. Cette excursion peut très-bien être faite à pied, mais nous renverrons pour la description à la route 145. On peut revenir par le sentier qui passe au N. du mont des Oliviers.

II. SAINT-JEAN DANS LE DÉSERT, BITTIR ET LA FONTAINE DE SAINT-PHILIPPE.

(6 h. environ, aller et retour.)

Sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa, on prend à g. le chemin de Aïn-Kérim, laissant à dr. un cimetière musulman et le Birket-Mamillah. Le chemin assez égal, bien que pierreux, conduit d'abord au (20 min.)

Convent de Sainte-Croix (en arabe *Dêr el-Mossallabéh*), ainsi nommé parce qu'il contient l'endroit où s'élevait l'arbre qui servit à faire la croix. Sainte Hélène avait consacré cette tradition par une chapelle (Quaresmius, t. II, p. 712). Le convent appartenait originairement aux Géorgiens, et sa fondation remonte, dit-on, au

v^e siècle. Il appartient aujourd'hui aux Grecs, et c'est un des édifices les plus remarquables en ce genre, grâce à l'or de la Russie. En dehors, c'est un grand bâtiment rectangulaire avec des murailles massives comme une forteresse. L'église mérite d'être visitée. Elle est divisée en trois nefs par quatre gros piliers supportant des arcs ogivaux. Une petite coupole s'élève au-dessus du sanctuaire. Les murs sont décorés de vieilles fresques et le pavé de mosaïques curieuses. Les compartiments du sanctuaire contiennent des peintures curieuses, qui représentent toute l'histoire de l'arbre sacré. Le trou dans lequel il avait cru se voit derrière l'autel. Le reste de l'édifice contient de vastes dortoirs, des réfectoires, une cuisine admirablement tenue, et les chambres et salles consacrées à l'éducation de quarante jeunes gens. L'aigle de la Russie montre partout sa double tête. Une descente d'une heure, par un sentier assez rapide, conduit au village de *Aïn-Kérim*, plus connu sous le nom de

Saint-Jean-dans-le-Désert.

Ce village, situé sur le contre-fort de la colline dans une position pittoresque, est groupé autour du **convent de la Nativité de Saint-Jean**, appartenant aux latins. Cet édifice, entouré de hautes murailles, occupe l'emplacement traditionnel de la maison de Zacharie. Il mérite d'être visité ainsi que son église, dont la restauration et les embellissements sont dus à Louis XIV. Une chapelle, placée au-dessous du chœur, indique l'endroit de la naissance de saint Jean. Cinq bas-reliefs en marbre blanc, représentant les principales scènes de sa vie, sont disposés en demi-cercle autour du sanctuaire. Une plaque de marbre au milieu du pavement porte l'inscription: *Hic præcursor Domini natus est.*

En dehors du village, on va visiter la belle fontaine appelée

Aïn-Kérim, qui lui a donné son nom, et que les chrétiens nomment la *fontaine de la Vierge*; et, plus loin (1 kil. 1/2 du convent), la maison des champs du prêtre Zacharie, où eut lieu la *visitation* de la Vierge à sainte Elisabeth. Une chapelle ruinée, que l'on fait remonter à sainte Hélène, marque ce lieu traditionnel.

Pour se rendre au désert, où le précurseur du Christ passa de longues années dans la méditation, on traverse un pays assez fertile, où la vigne et l'olivier prospèrent, et on arrive (1 h.) près d'une grotte haute de 3 mèt. sur 2 de large; dans le voisinage est une source fraîche et limpide, même au cœur de l'été. C'est là que la légende place le séjour de saint Jean avant sa prédication (saint Luc, I, 80). La vallée, située au-dessous de cette excavation, est le wadi Beït-Hanina, qui prend son origine près de Nébi-Samwill (V. R. 150). Elle a été nommée vallée de *Térébinthe*, sans doute parce qu'elle produisait jadis des pistachiers; il ne faut pas la confondre avec le Térébinthe de Mamré, près d'Hébron.

Un sentier à travers des hauteurs rocailleuses et désolées, qu'il serait assez difficile de parcourir sans guide, rejoint par le v. de *Wedjéh*, par le wadi el-Werd (vallée des Roses), et la route de Jérusalem à Gaza, au pied du v. de

Bittir, perché sur un contre-fort escarpé à l'entrée du wadi-Bittir. On a cru reconnaître dans son nom l'antique *Bether*, où les Juifs, sous la conduite de Bar-Cochéba, résistèrent si longtemps aux Romains, du temps d'Adrien (135 ans après J.-C.). Robinson (*Lat. res.*, p. 268-270) trouve cette identification douteuse. Une colline conique, qui le domine, porte, il est vrai, le nom de *Kherbet el-Yahoud* (la ruine des Juifs); mais, sauf les restes d'une tour carrée, qui n'a pas un caractère suffisant d'antiquité, on n'y voit que des vestiges douteux de fortifications.

Remontant le wadi el-Werd, dans la direction de Jérusalem, on arrive (40 min.) à la

Fontaine de Saint-Philippe (en arabe *Aïn-Hanyéh*). C'est une source pittoresque à dr. de la route; elle a dû être fort ornée autrefois à en juger par l'espèce de niche semi-circulaire et les fragments de pierres taillées et de colonnes que l'on voit autour d'elle. Dans un champ voisin, il y avait une église. La tradition latine y place le baptême de l'eunuque éthiopien par l'apôtre Philippe (Actes, VIII, 26-40). Eusebe place cet événement à Beth-Sour, sur la route d'Hébron.

De Aïn-Hanyéh, on revient en 2 h. 40 min. à Jérusalem par Aïn-Djalou, et la vallée des Roses, où l'on cultive en effet cette fleur pour faire des eaux distillées. La vallée est fertile, mais sans caractère.

On peut, de Aïn-Hanyéh remonter le wadi-Ahmed jusqu'à Beït-Djalou et gagner (2 h.) Bethléem, réunissant deux excursions en une seule.

III. BETHLÉEM, RÉSERVOIRS DE SALOMON MONT DES FRANCS, ETC.

Partir de très-bonne heure pour pouvoir rentrer à Jérusalem le soir. Se munir de torches pour visiter les cavernes de Kho-reitoun. Une forte journée, si l'on veut visiter tous les environs de Bethléem.

Sortant de Jérusalem par la porte de Jaffa et tournant aussitôt vers le S.-O., on passe près du Birket es-Soultan, et l'on remonte les pentes de la vallée de Hinnom, parallèlement à l'aqueduc. Laisant à gauche le mont du Mauvais-Conseil et la maison de Caïphe, on s'élève (20 min.) sur la **plaine de Réphaim** ou **des Géants** (Josué, xv, 8), où David battit les Philistins (II, Samuel, v, 18; I, Chroniq., xi, 15; xiv, 9). La plaine est bien cultivée et s'incline doucement à l'O. vers le wadi el-Werd. On laisse à droite une tour nommée la *tour de Saint-Siméon*; un peu

plus loin on atteint le *puits des Trois-Rois* : c'est là que l'étoile apparut de nouveau aux mages pour les conduire à Bethléem (saint Matthieu, II, 10).

Plus loin (40 min.) se montre le couvent grec de *Mâr-Élias*, qui a l'aspect d'une forteresse féodale. L'église ressemble assez à celle de Saint-Jean. On y voit une image bizarre du prophète Élie. A la droite du chemin, les moines montrent un rocher sur lequel le prophète s'est couché lorsqu'il fuyait la colère de Jézabel. Le roc a gardé son empreinte.

Au delà du couvent, on aperçoit Bethléem, sur une colline riante entourée d'oliviers et de vignes; on rencontre bientôt à droite du chemin (30 min.) le

Tombeau de Rachel (*Koubbet-Rahel*). C'est un joli wéli carré surmonté d'un dôme qui date seulement de 1679, avec une allonge à l'E. construite par sir Moses Montefiore. Le tombeau est dans l'intérieur de l'édifice. C'est un monument en forme de double toit incliné, comme un de nos toits, sa hauteur est de 3 à 4 mètres, sa surface est recouverte d'arabesques en stuc. Mais si le monument est moderne, sa position répond parfaitement au texte de la Genèse (xxxv, 16, 20). Le tombeau y est mentionné comme existant au temps de Moïse; 700 ans plus tard, Samuel l'indique à Saül (I, Sam., x, 2); saint Jérôme le cite plusieurs fois; Arculphe le décrit au VII^e siècle, comme surmonté d'une pyramide; Edrisi, géographe arabe du XII^e siècle, dit que : sur ce tombeau sont douze pierres placées debout en mémoire des douze tribus. Ainsi, par suite d'une tradition constante, juifs, chrétiens et musulmans saluent en ce lieu la sépulture de la gracieuse épouse de Jacob.

En avançant vers Bethléem on aperçoit à droite, sur une hauteur, *Beit-Djalal*, qui a pris une certaine importance depuis que le patriarche latin y a fait construire

un séminaire destiné à la formation d'un clergé catholique indigène.

On laisse à droite la route d'Hébron pour prendre à gauche le chemin qui contourne le vallon cultivé, au-dessus duquel s'étage (30 min.)

Bethléem (la maison du pain), en arabe *Beit-Lahm*, la maison de la chair.

Histoire. — Cette petite ville fut primitivement nommée *Ephrata* (la fertile), dénomination que son aspect actuel justifie jusqu'à un certain point. C'est là que se placent les touchants épisodes de la mort de Rachel (Gen., xxxv, 16-20), l'éplogue de Ruth la glaneuse (Ruth, I, 19, 22; II, etc.); c'est là que Samuel versa l'huile sainte sur le front de David, qui en était originaire (I, Sam. xvi). Voilà pourquoi Bethléem est quelquefois nommée dans la Bible la *cité de David* (saint Luc, II, 11). Occupée pendant quelque temps par les Philistins, elle partagea ensuite les destinées brillantes et les cruels revers de la ville sainte, jusqu'au moment où Jésus-Christ naquit dans une étable de cette petite bourgade (saint Luc, II; saint Matthieu, II). Bethléem devint alors un des sanctuaires les plus vénérés du christianisme naissant. Lorsque Hélène et Constantin bâtirent la magnifique basilique qu'on y admire encore, les pèlerins affluèrent de toutes parts. Saint Jérôme et sa chère Paula y achevèrent leurs jours dans la sùclime contemplation des mystères divins. Bethléem, prise par les croisés, avant la conquête de Jérusalem, fut convertie en siège épiscopal par Baudouin II, en 1110. En 1834, le quartier musulman, à la suite d'une révolte fomentée par le fanatisme religieux, fut entièrement détruit par Ibrahim-Pacha, et, depuis lors, l'humeur inquiète de cette population, qui s'élève à 3 000 âmes, a souvent alarmé le pacha de Jérusalem.

Etat actuel. — Bethléem est située

sur le sommet d'une haute colline qui descend par une suite de terrasses couvertes de vignes et d'oliviers jusqu'aux profondes vallées qui l'entourent de trois côtés. On y jouit d'un panorama magnifique. A droite, un pic couronné d'un vieux donjon, qui doit aux souvenirs des croisades le nom de *mont des Francs*; à gauche, les dômes et les minarets de Jérusalem; en face, à l'E., la chaîne bleuâtre des montagnes de Moab. La population de Bethléem, connue de tous temps pour son hùmeur rebelle et belliqueuse, se compose en grande partie de chrétiens des trois principaux rites. Outre la culture des champs et des vignobles, ils se livrent à la fabrication des chapelets, des croix de nacre croix en calcaire tendre, coupes en pierre noire de la mer Morte, et autres objets de dévotion qui forment le revenu principal de cette bourgade industrielle. La beauté proverbiale des Bethléemites est rehaussée par l'étrangeté de leur costume : une étroite robe de coton bleu, dont le corsage en soie rouge est orné d'un feston jaune; pour coiffure, une sorte de panier renversé, recouvert d'un voile blanc; une profusion d'anneaux d'argent aux bras et aux jambes, tel est l'ensemble de ce costume, qui n'est pas sans quelque analogie avec celui que la tradition et les peintres naïfs de l'ancienne école italienne prêtent à la mère du Christ. A l'extrémité E. du village, au bout d'une esplanade qui domine la vallée, s'élève l'édifice qui le signale au loin à l'œil du pèlerin.

L'église de la Nativité. Elle fut commencée par Hélène et terminée par Constantin, son fils, entre les années 327 et 333 de Jésus-Christ. Quelques auteurs ont essayé d'en attribuer la fondation à Justinien; mais la vue seule de ce monument, qui ne présente aucun des caractères de l'architecture du VII^e siècle, suffit pour démontrer l'inexactitude de cette opinion.

Il est entouré par les hautes murailles ou les jardins des couvents latin, grec et arménien qui le débordent à la vue. L'église n'a qu'une entrée à l'O., précédée d'une grande place dallée et couverte de débris. Un vestibule nu et obscur, divisé en trois chambres, ouvre sur la basilique. Nous laissons la parole à M. de Vogüé, qui, dans son bel ouvrage sur les églises de Terre-Sainte, a consacré un long chapitre à l'église de la Nativité, le plus ancien et le plus authentique monument de l'art chrétien :

« On embrasse d'un seul coup d'œil cinq nefs d'une grande longueur, formées par quatre rangs de colonnes corinthiennes monolithes. Ces nefs sont d'une égale longueur; celle du centre est plus large à elle seule que les deux bas-côtés réunis. Elles se composent de onze travées. Le transept est aussi large que la nef centrale, et forme avec elle la figure d'une croix. Ses deux extrémités, au N. et au S., sont terminées par des absides demi-circulaires qui font saillie sur le mur extérieur de la basilique. De l'autre côté du transept, séparé du reste de l'église par un mur de clôture élevé par le fanatisme des Grecs, les cinq nefs se repaissaient avec d'inégales longueurs et forment le chœur de l'église. Celle du centre se compose de deux travées et d'une abside demi-circulaire, égale à celles qui terminent les bras de la croix. Les deux suivantes, à droite et à gauche, se terminent par un mur droit à la naissance de l'abside... Cette disposition des bas-côtés du chœur s'étageait régulièrement entre les deux absides du transept et l'abside centrale, est très-heureuse, et relève d'une manière très-symétrique le sommet de la croix avec les branches latérales. La largeur totale de la grande nef est de 26 mètr. 30. Les colonnes monolithes qui séparent les nefs ont 6 mètr. de hauteur; elles sont corinthiennes, ainsi que le chapiteau qui les surmonte. Le toit de

charpente qui couvre l'édifice est en bois de cèdre et date de la fin du XVII^e siècle; il est remarquable par sa légèreté et son élégance. Des mosaïques sur fond d'or, de riches peintures ornaient autrefois les colonnes et la partie supérieure des deux murs de la nef centrale. Les fragments qui ont survécu présentent les caractères élégants d'une œuvre byzantine. Des scènes empruntées aux livres saints, ou la représentation des conciles, en formaient les principaux sujets. Elles ont été exécutées entre 1150 et 1169. En 1842, les Grecs en ont détruit plusieurs. C'est à la même époque qu'ils ont détruit toute l'harmonie intérieure de la basilique, en séparant par un mur le chœur du reste de l'église, qui n'est plus considérée aujourd'hui que comme un vestibule où les habitants viennent fumer et causer, et, où une foule de marchands sans vergogne, viennent assaillir de leurs cris et de leurs offres importunes le voyageur dégoûté de leur odieuse rapacité. Un double escalier circulaire s'ouvre au-dessous de l'abside centrale et permet de pénétrer dans la

Grotte de la Nativité, qui occupe l'emplacement de l'étable et de la crèche. Elle a à peu près 12 mètr. de long sur 5 de large et 3 de haut. Les parois du rocher sont entièrement revêtues de marbre, ainsi que le pavé de la grotte. La place qu'on donne pour celle de la naissance de Jésus est du côté de l'Orient; elle est indiquée par une étoile d'argent autour de laquelle on lit: *Hic de Virgine Mariâ Jésus Christus natus est*, 1717. A quelques pas de là, au midi, on montre l'endroit où était la crèche (on sait que le saint *Prosepe* a été transporté à Rome, à la basilique de Sainte-Marie-Majeure), et celui où se tenaient les mages. Vingt et une lampes d'argent et deux tableaux, dont l'un est de Maello (1781), ornent ce sanctuaire.

Enfin, en passant par plusieurs

corridors souterrains, on visitera: 1^o la chapelle de Saint-Joseph, qui est du XVII^e siècle; 2^o celle des Saints-Innocents, sur l'emplacement supposé où Hérode fit immoler 20 000 enfants; 3^o la chapelle de Saint-Eusèbe de Crémone; 4^o l'oratoire et le tombeau de saint Jérôme, surmontés de deux tableaux représentant ce savant docteur; 5^o les tombeaux de sainte Paule et de sainte Eustochie, ornés d'une grossière peinture.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, l'église est entourée des couvents appartenant aux trois principaux rites chrétiens; ils ne présentent aucun objet digne d'intérêt. Mais les environs du village sont riches en traditions pieuses. Ce sont d'abord, à environ 500 mètr. au N. du village, trois citernes creusées dans le roc qu'on nomme *puits de David* (biar Daoud); on y rattache l'épisode rapporté au premier livre des Chroniques (xi, 15-19). Dans la même vallée on remarquera les ruines de plusieurs couvents, et au S. la *Grotte du lait*, ainsi nommée parce que la Vierge s'y reposait souvent quand elle nourrissait l'enfant divin. Les gens du pays attribuent la blancheur des parois de la grotte à quelques gouttes du lait de la Vierge qui y seraient tombées; la poussière de cette grotte est envoyée au loin, car on lui attribue de merveilleuses propriétés pour faciliter l'allaitement. En traversant la plaine bien cultivée qui s'étend à l'E, on arrive, après une demi-heure de marche, à la *Grotte des Bergers*. C'est une petite chapelle souterraine ornée de naïves peintures et qui est bâtie, dit-on, sur le lieu où les pasteurs reçurent la bonne nouvelle de la naissance du Christ. (saint Luc II, 8, 14).

Mais nous avons d'autres excursions un peu plus lointaines à indiquer autour de Bethléem. Le voyageur qui voudra pousser jusqu'à la caverne de Khoreïtoun et à la montagne des Francs devra prendre un guide de la tribu des

Taamirah, non qu'il y ait à craindre quelque danger, mais parce que ces localités sont sur leur territoire et que l'usage arabe le veut ainsi. On peut à la rigueur ne prendre ce guide qu'à Ortas.

On sort de Bethléem et l'on se dirige au S.-O. pour rejoindre (à 30 min.) la route de Jérusalem à Hébron. On peut alors continuer vers l'O. pour aller visiter dans une vallée voisine (40 min.) le **Couvent de Saint-Georges**, aux Grecs; c'est plutôt un hôpital d'aliénés que les vertus curatives du saint y attirent de tous les coins de l'empire ottoman. Le traitement consiste à attacher ces malheureux à une espèce de câble en fer qui sert à enchaîner le saint martyr. (G. Saintine, ouv. cité, p. 246). Le couvent n'ayant du reste rien de curieux, le voyageur fera mieux de ne pas perdre une grande heure à cette excursion, et de se rendre directement, en suivant vers le S. la route d'Hébron, aux (30 min.)

Réservoirs de Salomon. Ce sont trois vastes bassins creusés dans le roc et cimentés à l'intérieur. Ils sont placés sur une pente; le plus élevé verse son eau dans le second, d'où elle coule dans le bassin inférieur, qui est le plus vaste de tous; selon Robinson, il a 177 mètr. de long, sur 83 de large à une extrémité, et 45 à l'autre extrémité; sa profondeur est de 15 mètres: Le réservoir du milieu, éloigné du premier de 49 mètr., mesure 129 mètr. de long sur 70 mètr. de largeur moyenne, et 12 de profondeur. Enfin l'étang supérieur, éloigné encore de 49 mètr., mesure 116 mètr. de longueur sur 70 de largeur moyenne et 7 mètr. 60 de profondeur. Ce dernier réservoir, le plus élevé de tous, est alimenté par une fontaine située à 150 pas de là, dans le voisinage d'un petit fort que les Arabes nomment *Kal't el-Borak* (château de l'Eclair), occupé par les gardiens des eaux. Cette source, sur laquelle on a construit une voûte, est nommée la *fontaine scellée*, par allusion à

un passage du Cantique des Cantiques (iv, 12). Les Arabes la connaissent ordinairement sous le nom de **Ras el-Ain**, tête de la source. L'entrée est une ouverture circulaire, comme celle d'un puits, ordinairement couverte d'une large pierre. En soulevant celle-ci, on descend à environ 4 mètr. dans une chambre de 15 pas de longueur sur 8 de large; à côté est une autre petite chambre. L'eau sort par quatre ouvertures; elle est d'abord recueillie dans un bassin, puis s'écoule par un conduit souterrain vers l'angle N.-O. du réservoir supérieur. Là, une partie se déverse dans le bassin, tandis que l'aqueduc continue parallèlement au réservoir, jusqu'au second et au troisième, auxquels il fournit de la même manière, pour aller se continuer avec l'aqueduc de Bethléhem et de Jérusalem. Ce système compliqué avait évidemment pour but d'amener à la ville sainte et au temple l'eau pure de la fontaine, en amassant le surplus dans les réservoirs; ceux-ci alimentaient la ville par l'aqueduc en briques que l'on voit près du réservoir inférieur. Tout délabré qu'il soit (les eaux ne sont plus transportées au delà de Bethléhem), il mérite encore de fixer l'attention de l'archéologue, puisque c'est un des rares monuments voisins de Jérusalem dont l'origine hébraïque soit hors de doute; il en est de même des trois bassins de Salomon, dont la construction accuse une haute antiquité, et qui remontent certainement aux rois de Juda. Il est assez remarquable que ni la Bible, ni Joseph ne les décrivent explicitement. Mais ce dernier mentionne aux environs de Bethléhem, et à 50 stades de Jérusalem. (*Antiq.* VIII, 7, 3), une ville nommée **Etham**, où s'élevait le palais d'été de Salomon, dont les rabbins font une description féerique. C'est à lui que l'on rapporte le célèbre passage de l'Ecclésiaste (ii, 4, 5). Du magnifique parc qui l'entourait, il ne reste aujourd'hui qu'une

bande de verdure et quelques potagers cultivés avec soin par une petite colonie qu'entretient M. Meshullam, israélite anglican. Cette oasis, située à 2 kil. à l'E. des étangs, ensuivant la vallée, a conservé, en l'honneur de Salomon, le nom de Jardin fermé, *hortus conclusus* (Cantique des Cantiq., IV, 12). Le pauvre hameau de Ortas, dont les habitations ne sont guère que des grottes, représente seul l'antique Hétham; que Roboam avait bâti (II Chron., XI, 6). Joseph écrit Hétham. (*Antiq.*, VIII, 10, 1.) On a supposé que c'était aussi l'Hétham où Samson fut saisi par les siens et livré aux Philistins (Juges, xv, 8-12). Les fondations d'une tour et d'une muraille, une espèce de grotte sépulcrale et quelques rochers taillés, sont tout ce qu'on peut y signaler d'antiquités.

Pour se rendre à Khoreïtoun, on remonte le wadi-Ortas : les jardins disparaissent, le ruisseau tarit, et l'on marche entre deux parois de rochers qui deviennent de plus en plus sauvages à mesure qu'on avance. On croise (1 h.) le chemin de Bethléhem à Tékoua, et bientôt après, pour éviter une courbe du wadi-Ortas qui tourne au N., on monte à dr. dans un ravin latéral, et franchissant un contre-fort, on redescend vers Khoreïtoun. Le wadi-Ortas présente en cet endroit l'aspect d'une fissure étroite de 150 mètr. de profondeur, remplie de blocs éboulés. Les ruines de Khoreïtoun (restes d'une tour carrée avec quelques fondations massives), occupent un léger retrait au sommet de la falaise de droite; à environ 100 mètr. plus bas, on trouve (30 m.) l'entrée de la

Caverne de Khoreïtoun ou d'Hadullam, que l'on atteint en suivant une côte étroite et escaladant un gros rocher, qui s'est éboulé juste au milieu du passage. On entre par un passage étroit et bas dans une première chambre irrégulière, où l'on fera bien d'ôter la plus grande

partie de ses vêtements pour ne pas étouffer dans l'atmosphère chaude et humide de la caverne. On pénètre alors par une galerie sinueuse, longue de près de 10 mètr., dans une salle immense qui n'a pas moins de 36 mètr. de long, sur 9 à 13 mètr. de largeur moyenne. Le rocher forme, au-dessus de cet espace, une voûte naturelle qui présente, à la lueur des torches, un aspect fantastique; le sol est couvert d'une couche épaisse de poussière. Plusieurs couloirs aboutissent dans cette salle, mais, en général, ils ne vont pas loin. L'un d'eux s'enfonce au contraire à une grande profondeur dans la montagne. Après un trajet de 30 à 40 mètr., il faut se laisser glisser au fond d'une espèce de puits de 3 mètr. de profondeur, où l'on trouve l'entrée d'un autre passage, dans lequel il faut bientôt aller à quatre pattes, puis ramper, pour gagner, à près de 70 mètr., une autre grande chambre où le souterrain paraît se terminer, bien que, suivant les Arabes, il se prolonge jusqu'à Tékoua, et même jusqu'à Hébron.

Cette caverne remarquable a été regardée par une vieille tradition comme la caverne d'Hadullam, où se réfugia David fuyant la colère de Saül (I Sam. xxii, 1, 2). Cette dernière paraît en effet avoir été dans les environs de Bethléhem (Comparer II Sam. xiiii, 13-17; I Chron. vi, 15-19). C'est aussi là que David aurait épargné la vie de son ennemi endormi dans la caverne (I Sam., xxiv). Eusèbe et saint Jérôme indiquent cependant une autre situation.

En sortant de la caverne de Khoreïtoun, on traverse le wadi-Ortas pour gravir (30 min.) la

Montagne des Francs, en arabe *Djébel-Foreïdis* (la montagne du Petit-Paradis). C'est une sommité conique élevée d'environ 160 mètr. au-dessus du plateau environnant. Les pentes en sont roides, mais régulières, et semblent porter l'empreinte de la main de l'homme. Un sentier

oblique conduit au sommet, qui présente une surface aplanie de 229 mètr. de circonférence, où l'on voit les restes d'une enceinte avec quatre lourdes tours aux quatre points cardinaux, qui paraissent d'époque romaine. Le centre de l'enceinte paraît avoir été excavé. Au N.-O. les substructions sont plus nombreuses et semblent indiquer une ancienne ville. Le terrain a été nivelé, et l'on voit un réservoir de 61 mètr. carrés, avec une espèce d'îlot au centre, et qui était sans doute entretenu par un aqueduc, dont les vestiges se trouvent du côté du N.

Cette localité a été identifiée par Robinson avec l'**Hérodiûm**, forteresse et ville bâties par Hérode le Grand, à environ 60 stades de Jérusalem, près de Tékoua (*Guerre des Juifs*, I, xvii), et où ce souverain fut enseveli. Après la prise de Jérusalem par Titus, l'Hérodiûm était devenu un repaire de brigands, qui fut pris par Lucilius Bassus (*Guerre des Juifs*, v, 8; vii, 25). On y a placé aussi, sans motifs suffisants, le **Beth-Hakkérem** de Jérémie (vi, 1). Quant au nom de montagne des Francs, il vient d'une tradition fort improbable, suivant laquelle les chevaliers de Saint-Jean seraient restés maîtres de cette montagne, longtemps encore après la prise de Jérusalem. Les ruines du sommet n'offrent rien de semblable à une forteresse du moyen-âge. De cette montagne, on embrasse un panorama fort étendu : tout autour s'étend le désert de Juda, si connu par les légendes de David; au S.-E., on aperçoit les rochers d'Engaddi, et, à travers quelques coupures, les profondeurs de la mer Morte. Les montagnes bleues de Moab forment le fond du tableau. A la distance de 3 à 4 kil., au S.-S.-O., on voit au sommet d'une montagne les ruines de

Tékoua, l'antique **Tékoa**, mentionnée dans l'histoire de David et d'Absalon (II Sam., xiv, 1-20); Roboam y éleva une forteresse

(II Chron., xi, 6), et le prophète Amos l'a habitée (Amos, i, 1; vii, 14, 15). Au VI^e siècle, saint Saba y éleva un couvent, et, du temps des croisades, Tékoua était occupée par une population chrétienne qui vint en aide aux croisés; elle fut donnée en fief aux chanoines du Saint-Sépulcre. En 1138, elle fut saccagée par les musulmans et abandonnée depuis ce temps. On voit encore au sommet des ruines assez considérables, des pans de murs à bossage, les restes d'une tour et d'une église grecque, avec des colonnes brisées et un baptistère de travertin rose, des citernes et une source vive, on y découvre une vue analogue à celle de la montagne des Francs.

A 2 h. à l'O. de Tékoua, des ruines nommées **Bereikout** marquent probablement la **vallée de Berachah** (Bénédiction) où les bandes des ammonites et moabites, etc., furent détruites au temps du roi Josaphat (II Chroniq. xx, 20-30).

On revient de Tékoua à Bethléhem en 2 h. par le chemin direct que nous avons mentionné en remontant le wadi-Ortas. Ceux qui n'auraient pas poussé plus loin que la montagne des Francs reviendront à Bethléhem en 2 h. par Beit-Ta'mar et le wadi er-Rahib. De Bethléhem à Jérusalem on peut galoper tout le temps.

ROUTE 145.

DE JÉRUSALEM A LA MER MORTE

PAR BETHLÉHEM ET MAR-SABA,
RETOUR PAR JÉRICHO ET BÉTHANIE.

Le voyageur fera bien d'adopter l'itinéraire indiqué ici, de préférence à la route plus généralement suivie de Béthanie et Jéricho à la mer Morte. Il y trouvera l'avantage de jouir presque toujours d'un superbe panorama, auquel il tournerait le dos s'il suivait la route ordinaire. De plus, s'il veut prendre le bain obligé dans la mer Morte, il pourra ensuite se rafraîchir par une abluion dans les eaux pures du Jourdain. Cette excursion peut se faire

facilement en deux jours et demi. Pour recevoir l'hospitalité au couvent de Saint-Saba, on devra se munir, par l'intermédiaire du consulat français, d'une lettre d'introduction émanant de l'évêque grec. Les dames n'ont pas accès dans ce couvent. Si l'on a une tente de voyage, on fera bien de l'envoyer d'avance avec des provisions à Jéricho, pour éviter de passer la nuit dans les chambres *trop habitées* de la forteresse ou du village. Quel que soit le nombre des voyageurs, une escorte est considérée comme une garantie morale indispensable; autrefois elle était fournie par les cheikhs des tribus voisines, et le prix en était fixé depuis longtemps à 100 piastres par voyageur; mais depuis que, pour couper court aux prétentions des tribus rivales, le pacha s'est adjugé le monopole du prix de passage, il est impossible de l'indiquer d'une manière positive. C'est donc au consulat et par l'entremise du chancelier-drogman que les stipulations pécuniaires devront être fixées. Emporter quelques provisions, poulets froids, etc.

— De Jérusalem à Bethléhem, 2 h. (V. R. 114, III). — En sortant de Bethléhem, à l'E., on suit par une pente douce des plateaux arides et sans intérêt; à dr. est le petit v. de *Béit-Sahour*, et, à quelques kil., au S., le pic isolé nommé mont des Francs. Après 1 h. 45 min. de marche on aperçoit, pour la première fois, la mer Morte, que les inégalités du terrain déroberont ou montreront aux regards pendant tout le reste du trajet. On atteint bientôt le bord du ravin du Cédron et on a une première vue (30 min.) du couvent dont les deux tours massives, reliées entre elles par une haute muraille, semblent suspendues sur le bord de l'abîme. On descend un contre-fort assez escarpé qui aboutit au chemin de Jérusalem et on arrive (20 min.) devant la petite porte en fer pratiquée dans le mur occidental du couvent. On frappe à cette porte jusqu'à ce qu'un panier suspendu à une corde descende d'une des tours. On y dépose la lettre d'in-

troduction, et, au bout de quelques minutes, la porte s'ouvre.

Couvent de Mar-Saba (2 h. 35 min. de Bethléhem). Après avoir traversé une première cour où sont des écuries pour les chevaux, un escalier abrupt à deux étages conduit sur une plate-forme, au centre de laquelle est une petite chapelle circulaire: c'est le tombeau de saint Saba. De l'autre côté est l'église. Une longue terrasse, ombragée par quelques arbres, domine le ravin. On descend encore quelques marches pour entrer dans une petite chambre très-propre, meublée d'un tapis et d'un double divan; c'est la salle de réception et le dortoir des étrangers. L'hospitalité des solitaires de saint Saba est modeste mais cordiale. Aux tournées ordinaires de *rakî* succède un repas toujours maigre, parce que la règle de l'ordre défend d'élever des animaux dans l'intérieur du couvent. On visitera ensuite l'église construite en forme de croix grecque et surmontée d'un dôme que soutiennent d'énormes arc-boutants, disposition qui rappelle celle de Sainte-Sophie. L'intérieur, encombré de peintures grecques et d'ornements modernes, de lampes d'argent et d'œufs d'autruche, n'offre rien d'intéressant. Un véritable labyrinthe d'escaliers tournants, de corridors, etc., met en communication avec l'église les cellules habitées par les moines et creusées dans le roc. On y montre la grotte de saint Jean de Damas, celle de saint Cyrille, et l'autre où saint Saba, le fondateur de l'ordre, après avoir congédié le lion qui l'habitait, passa soixante ans dans la méditation et les austérités. Près de là, est un palmier planté par le saint. Ce pieux personnage, né en Cappadoce vers l'an 439, fonda ce monastère en 483, et fit adopter les règles rigoureuses de son ordre à plusieurs milliers de fidèles. Nommé archimandrite ou abbé des anachorètes de la Palestine, il

se signala par son zèle à détruire l'hérésie des monophysites et mourut en 532. On lui attribue plusieurs miracles et entre autres l'existence de la source qui jaillit du creux d'un rocher, au-dessous des murs extérieurs du couvent. Le monastère fut pillé au VI^e siècle par les troupes de Khosroës, et un *ossuaire*, que l'on montre près de l'église à côté du tombeau de saint Saba, renferme les reliques des moines qui périrent lors de cette invasion. Le couvent de Mar-Saba passé aujourd'hui pour un des plus riches de la Palestine. La réputation de sainteté qu'il s'est acquise lui attire d'abondantes aumônes, et la libéralité, avec laquelle les moines distribuent des secours aux Arabes du voisinage, les protège, non moins que leurs murailles crénelées, contre les attaques de ces dangereux voisins. Leur bibliothèque renferme, dit-on, une riche collection de manuscrits liturgiques et des Pères de l'Église grecque. Le nombre des moines ne dépasse pas 30; ils sont presque tous d'origine grecque et obéissent à l'évêque de Pétra.

La gorge profonde, sur le bord occidental de laquelle est suspendu le couvent, est formée d'une roche calcaire blanchâtre, serrée et légèrement ferrugineuse, coupée d'assises régulières de silex noirâtre. On y voit plusieurs cavernes. A part l'humble potager des moines et les herbes sauvages qui naissent auprès de la source du saint, on n'y trouve aucune trace de végétation. Les scorpions pullulent dans les environs.

Un chemin direct conduit de Mar-Saba à (2 h. 30) Jérusalem, par la vallée du Cédron.

En quittant Mar-Saba, on remonte pendant quelque temps le chemin de Jérusalem, en suivant le bord du ravin desséché nommé *wadi en-Nâr* « ravin du Feu », qui n'est que le prolongement du Cédron. Après l'avoir franchi

(20 min.), on gravit au N.-E. un rocher escarpé au sommet duquel (10 min.) on revoit, à travers les déchirures du sol, la mer Morte et le désert d'Engaddi. On franchit une suite de plateaux décharnés formés d'un calcaire marneux tendre, variant du calcaire lithographique à la marne blanche, et entrecoupé de fortes assises de silex noirâtre. On passe (1 h.) après d'un réservoir creusé dans le roc et rempli à moitié d'eau potable. A 1 h. 30 min. de là, on aperçoit, au N., sur une hauteur voisine, à gauche, un tombeau musulman surmonté d'un minaret. C'est le *wéî* d'un dévot, connu sous le nom de *Mouça*, et que la pieuse ignorance des gens du pays confond avec le prophète Moïse, *Nébi-Mouça*. M. de Saulcy a placé dans les environs la montagne de Pisgah, où Balaam fut conduit pour maudire les Hébreux (Nombres XIII, 14); mais cette localité était dans la Palestine transjordanienne (V. p. 693). Le terrain devient plus marneux et plus sablonneux; on aperçoit distinctement au N. de la mer Morte le *wadi-Hesban*, l'ancien emplacement d'Hesban, capitale des rois amorrhéens (V. p. 693), et dans le lointain, au S.-E. des montagnes de Moab, la gorge profonde de Zarka.

On descend vers la plaine (30 min.) par un défilé étroit nommé *Nakh-el-Koneitirah* « la percée du Petit-Pont ». A droite et à gauche, des monticules ravinés, en pyramides tronquées, dont le sommet est protégé par quelques pierres plates, rappellent par leur formation les *cheminées des fées*, qu'on voit au mont Prarion (Savoie) et dans quelques points du Valais. On atteint (20 m.) et l'on passe un petit ruisseau, le *Aïn-Djohâir* (source des pierres), qui est bordé de buissons épineux et de roseaux. Après 45 min. de marche à travers cette plaine, on met pied à terre sur la petite péninsule que forme l'angle N.-O. de la mer Morte.

Mer Morte (4 h. 30 min. de Mar-Saba). — *Aspect général.* — La mer Morte peut être considérée comme le bas-fond de la grande vallée qui s'étend du mont Hermon au golfe d'Akabah, sur un parcours de 85 kil. Cette vallée, qui s'élargit un peu du côté de Jéricho, est ailleurs toujours uniforme, et les montagnes qui l'encaissent courent du N. au S. sur deux lignes parallèles. D'après M. Lynch, la plus grande profondeur de la mer Morte est d'environ 400 mètr., qui, ajoutés au 400 mètr., mesure de la dépression du bassin, donnent une dépression totale de près de 800 mètr. au-dessous du niveau de la Méditerranée. A l'E., d'énormes roches volcaniques, à l'O., des blocs de marne grise la surplombent à pic. Vers le S.-E., en face du *wadi-Kérek*, un promontoire peu élevé s'avance dans la mer et fait un retour de 800 mètr. vers le N.; les Arabes le nomment *el-Lissan* « la Langue ». La plus grande longueur de la mer Morte est de 64 kil. 360 mètr.; sa largeur varie entre 12 kil. 872 et 8 kil. 050. La partie la plus profonde, résultant des sondages de l'expédition américaine, est au N. du promontoire; elle varie entre 40 et 218 brasses; au S., au contraire, elle ne dépasse jamais 2 ou 3 brasses.

Relevé géologique. — Nous empruntons les observations suivantes au rapport publié par le docteur Anderson, membre de l'expédition américaine, qui explora la mer Morte en 1848. Le bord occidental du lac est formé par une suite de falaises dont le calcaire grossier est analogue à celui des autres montagnes de la Judée, mais plus varié dans ses teintes. A l'angle N.-O. s'étendent des marais salins couverts d'une couche blanchâtre de nitre et de fragments de soufre pur. Outre ces marais, on trouve au S. de *Ain-Djidi* (Engaddi) des gisements de bitume, de soufre et de ponce lapillaire. A l'angle S.-O. s'élèvent les blocs de sel de *Ousdoud*, qui contribuent puissamment

à la salure des eaux du lac. Derrière les marais du Ghor, des monticules de sable se prolongent jusqu'aux rochers des montagnes de Moab. La péninsule nommée *el-Lissan* est formée d'un dépôt de carbonate de chaux et de sable mêlé de soufre et de gypse. A l'embouchure du *wadi-Zarka* sont les sources thermales de *Calirrhôë*, dont il est fait mention dans la Bible sous le nom de *Lôhsa*, et dans lesquelles Hérode le Grand vint inutilement chercher sa guérison (Josèphe, *Guerre des Juifs*, I, 21); elles tombent dans le lac à travers des falaises de sable rougeâtre. Dans le voisinage, on rencontre de nombreux dépôts de lave, de pierre ponce très-poreuse et d'autres produits volcaniques. C'est principalement sur le bord oriental du lac que les dépôts de soufre, de pumite et de bitume révèlent l'existence des agents volcaniques intérieurs. La *Genèse* même parle des puits de bitume de la Pentapole, et, de toute antiquité, cette substance a été recueillie par les Arabes qui en font le commerce. Elle abonde surtout à la suite des tremblements de terre; après celui de 1837, un énorme bloc de bitume surnagea à la surface du lac. La salure et l'extrême causticité de ses eaux tiennent à la nature de ce littoral volcanique entrecoupé de marais, de dépôts salins, etc.

L'analyse chimique, qui en a été faite, a donné les résultats suivants:

Pesanteur spécifique à 60°—	1,22742
Chlorure de magnésium.....	145,8371
— de calcium.....	31,0746
— de sodium.....	78,5537
— de potassium.....	6,5860
Bromure de potassium.....	1,3741
Sulfate de chaux.....	0,7012
	264,1867
Eau.....	735,8133
	1000,0000

Total des matières solides trouvées par l'expérience, 267,0000.

En d'autres termes, les parties salines qui, dans les autres mers, sont dans la proportion de 4 pour 100, sont de 26 1/4 pour 100 dans les eaux de la mer Morte, et sa pesanteur spécifique dépasse d'un cinquième celle de l'Océan. Aussi est-il impossible de se noyer dans la mer Morte. On sait que Titus y fit autrefois jeter des esclaves enchaînés, qui flottèrent à la surface. Le voyageur qui voudra tenter l'expérience d'un bain, pourra se convaincre par lui-même de l'extrême résistance qu'oppose cette eau aux efforts qu'on ferait pour y plonger. Il doit être prévenu seulement de la vive cuisson que cette eau fait éprouver en pénétrant dans les narines et surtout dans les yeux. Il est très-difficile d'avancer en nageant sur le ventre, parce que les pieds sortent de l'eau en arrière et que le coup de pied ne frappe que l'air. Il faut *faire la planche* pour aller un peu vite. En sortant de cette eau, la peau se couvre d'efflorescences salines; elle reste gluante, et il est impossible de se sécher avant de s'être lavé dans l'eau douce. De quelle puissance thérapeutique une pareille eau, maniée avec prudence, ne serait-elle pas douée, s'il était possible de fonder un établissement thermal sur les bords de la mer Morte! La composition chimique de cette eau explique aussi l'absence complète de poissons et d'êtres animés dans l'intérieur du lac. Des poissons pêchés dans le Jourdain et jetés dans le lac sont morts au bout d'une minute, et l'autopsie a constaté que la mort avait été le résultat de l'asphyxie ou d'un empoisonnement produit par l'absorption directe, puisque les organes digestifs ne présentaient aucune lésion. Cependant Hasselquist et Maundrell ont découvert des coquillages sur le bord. Mais il était absurde de prétendre que l'air empesté de ce lac donnait la mort aux oiseaux qui le traversaient. Il n'est pas rare de

voir des bandes de canards sauvages ou d'hirondelles en raser la surface. L'équipage américain a pu d'ailleurs y séjourner pendant près d'un mois sans que la santé générale fut compromise.

Historique.—Avant la catastrophe qui bouleversa Sodome et Gomorrhe, la plaine du Jourdain, dans laquelle il faut comprendre la Pentapole moabitique, est décrite par la *Genèse* comme une vallée fertile, comme un jardin divin « et semblable à l'Égypte pour celui qui arrive à Ségor (Zoar) » (*Genèse*, XIV, 3). Les rois de Sodome, de Gomorrhe, d'Adama, de Séboïm et de Ségor étaient tributaires de Kedorlaomer, roi d'Elam (Suziane). Après avoir subi le joug pendant treize ans, ils se révoltèrent. Le roi d'Elam les attaqua et les mit en déroute dans la plaine de *Siddim*, où plus tard, par suite d'une éruption volcanique, se forma le lac Asphaltite. Un grand nombre de fugitifs périrent en tombant dans les nombreux puits de bitume que recélait cette plaine. Ce fut alors qu'Abraham, à la tête de 318 esclaves, se mit à la poursuite des vainqueurs, les battit et ramena tous les captifs, parmi lesquels était son neveu Loth. Peu de temps après, les iniquités de ces cinq villes florissantes attirèrent sur elles la vengeance divine. « Alors le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et sur Gomorrhe le soufre et le feu que le Seigneur jetait du ciel. Et il renversa de fond en comble ces villes, tout le pays d'alentour, tous les habitants des villes et toute la végétation de la terre » (*Genèse*, XIV, 24, 25). Prise à la lettre, la tradition sacrée n'attribue pas la destruction des villes coupables, à l'irruption d'un volcan souterrain, suivie d'une inondation, mais au feu du ciel. Cependant cette interprétation peut se concilier avec les données de la science. Les puits de bitume que la Bible place dans la vallée de *Siddim*, démontrent l'existence